

Sandrine Monfort

En proie au temps

Thriller

 Les
Nouveaux
Auteurs

Éditions Les Nouveaux Auteurs

33-35, rue de Chazelles 75017 Paris
www.lesnouveauxauteurs.com

ÉDITION PRISMA

13, rue Henri Barbusse 92624 Gennevilliers Cedex
www.prisma-presse.com

Copyright © 2011 Editions Les Nouveaux Auteurs - Prisma Presse

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-819 500-84-1

À Maman

Prologue

Aussi bizarre que cela puisse paraître, c'est à une hernie discale rebelle que ce thriller doit sa raison d'être.

Pour satisfaire aux exigences d'un examen du dos, je me suis retrouvée pendant près d'une heure à subir les assauts d'un anneau magnétique, confinée dans un tube aux parois blanches et brillantes.

Le bruit assourdissant et l'immobilité sont propices aux extravagances de l'imagination. Quiconque est déjà entré dans un IRM sait de quoi je parle... Vous avez beau vous raisonner, vous dire que vous n'êtes pas le premier à subir un examen non invasif, vous finissez toujours par vous demander dans quel état vous allez ressortir et si le champ magnétique dont vous subissez le bruyant rayonnement ne va pas finir par perturber votre métabolisme.

Je respirai de manière saccadée. J'étouffai et l'air qui emplissait mes poumons semblait se raréfier. Je fermai

les yeux et me concentrerai pour mettre en pratique quelques techniques de sophrologie.

La neige... Généralement, le silence m'envahit à ce moment. Mais là, malgré mes efforts de concentration répétés, le bruit assourdissant de l'anneau magnétique m'extirpait sans cesse de mon cocon nuageux. Alors je laissai libre cours à mon imagination débordante.

J'ai pensé à la belle jeune femme médecin qui surveillait mon examen et dont les traits restent encore gravés dans ma mémoire. Je l'ai imaginée à ma place, là, dans ce tunnel blanc, vivant malgré elle un incident exceptionnel aux conséquences inattendues...

L'hôpital, les technologies de pointe, l'ambiance feutrée des salles d'examen aux appareils sophistiqués et l'altruisme des médecins ont fait naître cette histoire où l'extrapolation scientifique flirte avec la fiction et où s'entremêlent questionnement technique et réflexion philosophique.

Les bouleversements que la recherche et la science autorisent doivent-ils forcément être désirables d'un point de vue éthique et social ? C'est la question qui se pose dans cette histoire.

Si l'église réformée bâillonne encore la théorie de l'évolution, si l'église musulmane ampute encore la physique de la théorie du big bang, les religions ne peuvent plus si facilement éliminer les savants impies et les théories sacrilèges, comme l'Inquisition le fit avec Galilée.

De nos jours, le besoin de croyance des peuples (qui ne trouve plus de débouchés dans les champs de la religion et de la politique) érige la technologie en idéologie...

On n'arrête pas le progrès. Alors, face à ce déterminisme du progrès, peut-on encore repenser les rapports entre l'homme et l'évolution vertigineuse des connaissances, ou est-on inéluctablement destinés à les subir ?

Chapitre 1

L'intruse

1.

Toute cette histoire, conclut plus tard Alisson, fut causée par son entêtement à vouloir sauver Jérémy. Sans lui, jamais elle n'aurait eu autant d'ennuis. *On dirait qu'il ne suffit pas de vivre en s'efforçant d'aider les autres, pensa-t-elle avec amertume. Il faut que des horreurs s'en mêlent.*

Mais c'était plus tard. Il y eut tout d'abord, avant les cauchemars et les meurtres, l'accident de l'Arronax.

2.

Mercredi 26 janvier, 7 h 45, Saint-Herblain, bureau du chef de la sécurité de l'ARRONAX, (Accélérateur pour la recherche en radiochimie et oncologie à Nantes Atlantique).

Le Vieux redressa lentement la tête. Les rides de son cou s'empilèrent les unes sur les autres comme les plis d'un soufflet d'accordéon. Il retira les lunettes demi-lune qui trônaient au bout de son nez aquilin et fronça ses sourcils en bataille. Il examina le gardien en se demandant s'ils avaient déjà eu à faire ensemble et se dit que non.

Au fond de lui, il n'avait qu'une envie, celle de regarder la foutue cassette et de décider de la marche à suivre. Mais chaque chose en son temps... Intérieurement, il bouillonnait d'impatience. Mais par jeu et par habitude aussi, sous ses paupières mi-closes, il continua d'observer le pauvre bougre et se délecta de le voir se dandiner d'un pied sur l'autre, tétanisé et mal à l'aise dans son corps obèse. Enfin, jugeant que le petit jeu d'intimidation avait assez duré, le Vieux se leva, prit sa canne au gros pommeau doré et s'approcha. *Y a-t-il vraiment eu violation ? Vol ? Et cette fille, comment aurait-elle pu être irradiée ? Tout ceci est tellement improbable... Tellement invraisemblable...*

Le bout de sa canne ponctua sa marche d'un claquement métallique.

Clac, clac, clac...

— Vous avez fait une copie ? interrogea-t-il de sa voix nasillarde.

— Une seule... Celle-ci, bafouilla le gardien en tendant le DVD.

— Pas d'autre copie ? insista le Vieux, en plongeant ses petits yeux gris inquisiteurs dans ceux du gardien.

— Non... non, je vous assure, répondit-il alors que ses mains commencèrent à trembler.

— Vous n'avez rien vu... Vous avez saisi ?

Le gardien hocha la tête. Ce que la fille avait subi, hier soir, il l'avait déjà oublié, pour sûr, pensa le Vieux en regardant le gardien quitter le bureau.

Clac, clac, clac...

Il resta un moment pensif, appuyé d'une main sur sa canne, à retourner la boîte du DVD entre ses doigts noueux. *Un accident... Un accident cette nuit à l'Arronax... Alors que le cyclotron était hors service ? C'était prétendûment le contenu de ce DVD, mais il n'en croyait pas un mot. Et même s'il avait été en service cette nuit, le cyclotron était entouré d'une telle muraille de protection que cette histoire ne tenait pas debout. Le Vieux inséra le disque dans le lecteur de son ordinateur et lança le premier des trois enregistrements.*

La lumière s'alluma dans une des salles du laboratoire de recherche et il reconnut immédiatement celle où l'on stockait les radio-isotopes spéciaux produits dans la journée. La fille apparut dans le champ de la caméra. De trois quarts. En blouse blanche. *Un joli profil*, se dit le Vieux. Un mètre soixante-dix environ,

mince et élancée. Des cheveux longs et fins, négligemment ramenés en arrière par une barrette au niveau de la nuque. L'horloge de l'enregistrement indiquait 23 h 37.

Le Vieux avait une fiche de sécurité sur chacun des employés. Il fut d'emblée certain que cette fille ne faisait pas partie de la centaine de médecins et de physiciens qui gravitaient au centre. *Le gardien disait vrai... Cette fille s'est illégalement introduite sur le site... Mais comment ? Merde...* Aucune alarme ne s'était déclenchée. Ce qui impliquait que l'intruse disposât d'un pass.

La fille se dirigea d'un pas déterminé vers la grande armoire métallique du fond et présenta sans hésitation une carte au lecteur qui commandait l'ouverture des portes. Le Vieux pensa que la fille n'en était pas à son premier coup d'essai et crispa compulsivement sa mandibule. *Espionnage industriel*, pensa-t-il, énervé.

La fille resta un moment figée devant les flaconnages puis tendit un bras. Les battants de la porte et l'angle de la caméra ne permirent pas au Vieux de déterminer ce qu'elle en retira. Elle ne prit qu'un flacon, qu'elle glissa avec précaution dans un réceptacle en métal.

Et cette fille n'est pas une néophyte... Question radioactivité, elle prend ses précautions...

Elle rangea le réceptacle dans la poche avant droite de sa blouse, referma les deux battants et se retourna. Enfin, il put voir son visage de face : bien que l'enregistrement fût en noir et blanc et de faible résolution, il

constata que l'intruse avait des traits fins, un visage triangulaire, des pommettes saillantes et un front haut et lisse, légèrement fuyant, sur lequel ses longs cheveux retenus en arrière venaient négligemment dessiner deux grands arcs. *Un beau brin de fille*, pensa-t-il. Ses lèvres étaient fines sur un menton légèrement avancé, qui faisait montre de détermination. Bizarrement, le Vieux lui trouva un air de sauvageonne qui cadrerait mal avec la blouse blanche et se demanda s'il n'avait pas encore affaire à ces dingos d'écologistes...

C'est à l'instant où elle s'apprêtait à quitter le champ de la caméra, que l'incident eut lieu. Le Vieux la voyait alors légèrement de profil et de haut. Il en fut sidéré. La fille fit deux grandes enjambées en direction de la sortie et s'arrêta brusquement. Elle secoua vigoureusement sa tête de gauche à droite, les yeux agrandis. Elle prit son crâne entre ses deux mains en continuant à le balancer en tous sens.

C'est pas vrai... Elle s'introduit illégalement, elle vole un radio-isotope, les alarmes ne sonnent pas et il faut en plus qu'elle nous foute un incident sur le dos.

La fille grimaça. Les lèvres retroussées, les dents serrées, elle déplaça ses paumes sur ses oreilles en relevant ses coudes, comme si elle tentait de se soustraire à un bruit infernal. La jeune femme tomba à genoux. Elle se contorsionna, d'avant en arrière, la bouche grande ouverte et les yeux exorbités, intimant à son corps de violents mouvements convulsifs. On aurait dit un pantin désarticulé. Cela dura plus d'une minute.

Le Vieux se demanda ce qui pouvait bien causer une telle réaction. *Ça n'a peut-être rien à voir avec l'Arronax*, se dit-il sans vraiment se convaincre.

Les bras de la fille retombèrent le long de son corps. Tous ses membres furent soumis à de violents spasmes avant qu'elle tombe inanimée sur le sol, en position fœtale.

Il était 23 heures 42 et 53 secondes.

Le Vieux prit conscience de la tension que provoquait la vision du DVD. Ses longs doigts s'étaient enroulés autour de ses accoudoirs et ses articulations étaient blanchies par la crispation. Il appuya sur « pause ». Entre le moment où la fille avait commencé à secouer sa tête et celui où elle était tombée, il s'était écoulé exactement 2 minutes 17 secondes.

L'incident a duré 2 min 17 s, alors que tous les systèmes de sécurité étaient enclenchés ?

Le Vieux pensa un instant que la fiole qui contenait le produit radioactif avait pu être mal conditionnée. Mais il écarta rapidement cette hypothèse ridicule. Quand bien même, l'irradiation n'aurait pas provoqué de telles réactions. *C'était impossible... C'est forcément autre chose... Mais quoi ? Nos essais sur les effets du rayonnement sur la matière et le vivant ? Impossible... À cette heure, le cyclotron ne fonctionnait pas ! Qu'est-ce qui peut provoquer de telles réactions ?*

Selon le gardien, l'intruse resta plus de trois heures sans bouger, allongée en chien de fusil. Le Vieux relança la lecture. L'horloge de l'enregistrement passa d'un seul coup à 3 h 30 du matin. *De ce matin.*

« L'incident a duré 2 min 17 s. » répéta-t-il tout haut. *Au moins 2 minutes 17*, rectifia-t-il intérieurement, car rien n'indiquait que l'incident se fût terminé au moment où la fille s'évanouissait. La souffrance avait peut-être été telle que son corps avait battu en retraite...

En trois heures d'enregistrement, la fille n'avait pas bougé d'un iota. Son corps tressaillit, légèrement d'abord. Quelques mouvements imperceptibles des pieds et des mains, comme si elle sortait d'une profonde léthargie. Puis, bien que l'image fût un peu floue, le Vieux perçut des mouvements oculaires sous ses paupières closes. Il poussa un soupir de soulagement. Il savait que la fille s'était réveillée, mais l'incident avait été d'une telle violence que les conséquences auraient pu être pires. *Cette fille aurait pu mourir*. Il n'osa pas imaginer les conséquences pour la réputation du site, ni pour la sienne.

Tel un batracien à l'affût, le Vieux ne perdit rien du reste de la vidéo. Il tira le téléphone sécurisé de sa veste grise et sélectionna le premier numéro abrégé.

— Stan ?

— Hmm, lui répondit une voix grave au bout du fil.

— Il me faut les mesures des détecteurs de cette nuit, ordonna-t-il. De tous les détecteurs...

La fille s'agenouilla avec difficulté. Le Vieux vit successivement l'étonnement, l'incrédulité et enfin la peur s'afficher sur son visage expressif. Il pensa avec une certaine jouissance que la fille avait eu ce qu'elle

méritait et qu'on ne venait pas impunément, sans habilitation secret défense, sur l'Arronax. Il eut un regard mauvais. *Que venais-tu faire sur mon site ? Hein ? Qui es-tu pour oser venir fouiner sur mon territoire ?*

La fille regarda sa montre, tapota sur le cadran et secoua le bras après avoir de toute évidence constaté son dysfonctionnement. Elle se leva et fit quelques pas hésitants en direction du mur. Elle sortit du champ de la caméra. Enfin, au bout d'une trentaine de secondes, elle réapparut, plus assurée, et se dirigea vers la sortie.

Les deuxième et troisième vidéos étaient des enregistrements de l'arrivée et du départ de la fille : on la voyait se garer sur le parking, non loin de l'entrée des laboratoires. Le Vieux put même lire le numéro d'immatriculation de sa Corvette verte. Il eut une moue dédaigneuse en se disant que cette histoire ne serait pas bien compliquée à résoudre. Il éteignit l'enregistrement, fit plusieurs tentatives pour s'extirper de son fauteuil et grimaça lorsque la douleur de sa hanche l'obligea à se rasseoir.

Les recherches et les découvertes médicales de l'Arronax appartiennent à la France. Il se jura de découvrir qui avait violé le site — son site ! — et pourquoi.

Le coup à la porte fut fort et bref. Stan entra sans y être invité et déposa une liasse de documents sur le bureau. De son visage hâlé et presque grossier, il fixa son patron. Le Vieux s'avança vers son homme de main.

Clac, clac, clac...

— Le problème, c'est la fille, dit-il en tendant le DVD.

Stan prit le disque qu'il fourra dans la banane noire de sa ceinture. Son justaucorps lui moulait le torse, laissant deviner des muscles fermes et puissants. Il attendit patiemment, en continuant de fixer le Vieux de ses yeux sombres.

— Non... murmura son patron. Juste des renseignements... Pour l'instant... fit-il en comprenant l'allusion de Stan.

L'homme de main hocha la tête.

— Et pendant que vous y êtes, foutez-lui un compteur Geiger. Il manquerait plus qu'elle soit radioactive !

Stan fit quelques pas en arrière, en direction de la sortie, toujours face à son patron. Puis il se retourna brusquement et disparut sans un bruit.

Le Vieux pensa à ce moment que l'affaire était en passe d'être réglée. *Sous contrôle !* Il était loin d'imaginer la tournure dramatique et fantastique qu'elle allait prendre.

3.

Alisson Ackensil se réveilla en sursaut. Bien que nue sous les draps, elle trouva qu'il faisait terriblement chaud. Une lumière aveuglante envahissait sa chambre au travers de grands voilages blancs. Elle cligna plusieurs fois des yeux et s'étonna que son réveil ne

l'eût pas réveillée, comme d'habitude, à 6 h 30. Elle se redressa vivement et consulta sa montre. Puis elle se rappela vaguement que celle-ci ne fonctionnait plus depuis la veille. Elle souleva la tonne de documents sur la table de nuit, à la recherche du fameux réveil.

— Dix heures ! Mais qu'est-ce que j'ai foutu... maugréa-t-elle.

D'un seul coup, toutes les informations lui revinrent en bloc. Jérémy, son intrusion au labo, l'isotope et son malaise à l'Arronax. Mais la seule qui la paniqua vraiment fut qu'elle n'avait pas remis le pass à sa place !

Cela la stressa. Elle attrapa le jean qui gisait au sol, les jambes en accordéon et l'enfila rapidement en se contorsionnant. Elle saisit le pull en boule au bout du lit et, tout en tirant pour passer la tête dans l'encolure, se dirigea vers le paravent du salon de style haussmannien. La blouse était là, délicatement posée sur le dossier de la bergère. Alisson tâta la poche droite et poussa un soupir de soulagement. *L'astate-211 était là...*

Au moment où elle prit son trousseau, elle entendit le cliquetis d'une clé qu'on glisse dans une serrure et sut qu'il était trop tard. *John...* Tandis que la porte d'entrée de son appartement s'ouvrait et se refermait discrètement, elle retourna dans sa chambre.

— Alisson, tu es là ?

— J'arrive, dit-elle du ton le plus enjoué possible.

Elle passa ses doigts dans sa longue chevelure, reposa sa barrette puis entra souriante dans le salon.

John la dévisagea intensément. Sa blouse, froissée et jaunie par les expériences était grande ouverte et pendouillait bizarrement le long de son pantalon de velours côtelé. Alisson continua de sourire en se demandant comment lui présenter la chose.

— Que t'arrive-t-il ? demanda-t-il d'un ton soupçonneux. J'essaie de t'appeler depuis huit heures ce matin. J'ai même appelé l'hôpital. Ça ne va pas ?

— Si, si, tout va bien. Je suis en retard. Je partais, justement, dit-elle en s'emparant de sa sacoche.

— Attends, Alisson. J'ai un problème, lança-t-il, nerveux, en l'attrapant par le bras.

Alisson fut stoppée dans son élan. John mesurait plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Elle leva la tête vers lui. Son odeur poivrée l'indisposa. Il avait dû forcer sur la dose d'après-rasage. Ce n'est que plus tard qu'elle se rendrait compte de l'évolution de son odorat.

Elle avait rencontré John à son arrivée en France, lors d'une soirée de Noël organisée par l'hôpital, cinq ans auparavant. Elle terminait sa spécialisation en oncologie au CHU de Nantes. Bien que John fût plus âgé qu'elle, qu'il fût du genre réglo et très à cheval sur les principes, il lui avait plu.

— Mon pass ! fit-il en la regardant droit dans les yeux. Je l'avais quand on a dîné ensemble, hier soir. J'en suis sûr. Je l'avais posé dans la bannette de l'entrée.

C'était foutu. Alisson ne savait pas mentir. Elle prit une grande inspiration et murmura en baissant la tête :

— C'est moi...

Elle lui tendit la carte qu'il prit mécaniquement, incrédule.

— Alisson, qu'as-tu fait ?

— C'était pour Jérémy, bafouilla-t-elle.

Déconcerté, John regarda la fille avec laquelle il projetait de s'engager.

— Alisson, tu n'as pas fait ça...

— Je n'ai pris qu'un seul flacon... C'est pour sauver Jérémy...

— Mais merde ! Alisson ! Ce n'est pas là le problème ! Je te faisais confiance ! fit-il en crispant sa mâchoire, ce qui lui donna l'air d'un cocker en colère. Tu as fait ça derrière mon dos, en me plaçant dans une position délicate vis-à-vis du labo.

Alisson fut énervée par cette réaction. Comment John pouvait-il parler de ses ennuis avec le labo (ennuis hypothétiques d'ailleurs) alors qu'il était question de sauver une vie ?

— Arrête ! John ! Ne sois pas hypocrite ! T'aurais réagi comment si je t'avais demandé de l'astate-211 pour sauver Jérémy ?

— Tu mélanges tout.

— Je ne mélange rien du tout ! Je te connais suffisamment pour savoir que jamais tu n'enfreindrais un quelconque règlement, alors... imagine, chiper un peu de radionucléide, même pour la bonne cause...

Elle vit les épaules de John s'affaisser légèrement. Il passa sa main dans ses cheveux blonds, coiffés par une raie impeccable sur le côté.

— Les essais cliniques ne sont pas terminés, tu sais... Il y a des protocoles à respecter. Tu peux le tuer...

Ah oui... Les protocoles, toujours ces foutus protocoles...

— Ce sera le cas, de toute façon, si on ne fait rien ! Dans un mois maximum, Jérémy sera mort... répliqua-t-elle d'une voix suraiguë, en étouffant un sanglot.

Des larmes emplirent ses yeux.

— Je ne comprends pas, fit John désabusé. Ça ne te ressemble pas... Ce n'est pas comme si c'était ton premier cas... Je ne veux pas dire qu'il faut être insensible, mais... tu as déjà eu d'autres petits patients... Des cas où on ne peut plus rien faire...

Alisson haussa les épaules et se mordit la lèvre inférieure. Elle regarda John au travers de ses larmes. *J'en étais sûre que tu ne comprendrais pas*, pensa-t-elle, *il ne t'est même pas venu à l'esprit que Jérémy, c'est comme si c'était Tom ?*

Elle s'empara de sa sacoche et courut vers la sortie sans rien ajouter. C'était inutile. Et elle n'avait aucune envie de se lancer dans une nouvelle discussion avec John sur l'éthique médicale. Elle claqua la porte d'entrée et dévala les escaliers en colimaçon. En tentant de ravalier les larmes qui coulaient le long de ses joues, elle déverrouilla sa Corvette garée dans la rue de Strasbourg et démarra en trombe en direction du Sud, vers l'hôpital de Nantes.

En chemin, elle se calma, ses larmes séchèrent en étirant la peau de ses joues. *C'était la même maladie, les mêmes symptômes, la même évolution, le même traitement aussi et il n'y avait pas plus de chances de sauver Jérém y qu'il n'y en avait eu pour Tom.* La jeune femme se demanda pourquoi John n'arrivait pas à comprendre ses motivations profondes. *J'aurais tellement été contente qu'un médecin ait pour mon petit frère suffisamment de cran pour tenter l'impossible.* Elle savait qu'elle risquait gros, mais elle avait décidé que la mort ne gagnerait pas cette fois... Enfin, qu'elle ferait tout pour qu'elle ne gagne pas. *Pour Jérém y,* se répéta-t-elle en balayant d'un revers de main le reste de scrupule.

Elle passa le poste de garde à l'entrée du CHU et dirigea la Corvette vers sa place de parking. Lorsqu'elle se pencha pour saisir la sacoche noire sur le siège passager, elle ressentit pour la première fois ce qu'elle appellerait plus tard « la drôle de sensation ». Sur le moment elle n'y prêta pas attention. Le léger malaise ne dura que quelques secondes. Alisson porta la main sur son front, ferma les yeux quelques instants et pensa qu'elle venait de subir une petite chute de tension artérielle sans gravité.

D'un pas décidé, elle se dirigea vers le secteur protégé de l'hôpital mère-enfant, dans le service d'oncologie pédiatrique, au cinquième étage d'un bâtiment flambant neuf. Les larges portes battantes s'ouvraient automatiquement à son arrivée, reconnaissant le badge d'identification radiofréquence accroché sur son torse.

À chaque ouverture des battants, les courants d'air lui faisaient plisser les narines. Elle détecta de puissants effluves d'essence de pin et des parfums de cannelle et se demanda pourquoi on avait changé la marque des produits d'entretien. *C'est bizarre.* Et comme ils lui piquèrent les muqueuses nasales, elle toussa et se força à respirer par la bouche.

— Ah ! Te voilà enfin... fit une femme aux cheveux gris très courts, en venant à sa rencontre dans le couloir.

Alisson posa une main amicale sur l'épaule de la vieille infirmière aux rides profondes.

— Un problème ? glissa l'infirmière, lorsqu'elle fut à sa hauteur, en regardant de part et d'autre du couloir.

— Non, répondit Alisson. Comment va-t-il ?

— Il garde le moral, c'est l'essentiel, fit Agathe en emboîtant le pas du docteur Ackensil.

— Tenez, dit Alisson en glissant le flacon bleu dans la main de l'infirmière. Vous respectez la dosimétrie établie et vous me l'apportez dès qu'il est prêt.

— Vous êtes vraiment sûre, docteur...

— On ne va pas revenir là-dessus, Agathe. J'en prends l'entière responsabilité, trancha Alisson.

Agathe hocha la tête et s'éclipsa vers la salle de soins. Alisson continua sa progression devant les chambres radioprotégées. Elle stoppa devant le sas d'entrée de l'une d'elles et vit que Jérém y ne dormait pas. Bien que son patient ne fût plus radioactif, elle enfila la blouse de protection. Le visage de Jérém y s'éclaira lorsqu'il la vit et il essaya de se redresser sur ses deux oreillers.

Alisson travaillait depuis plus de cinq ans en oncologie pédiatrique. Elle traitait de graves cancers chez les enfants. Chaque fois qu'elle avait dû se rendre à l'évidence que la médecine était incompétente pour guérir l'un d'entre eux, elle revivait bien malgré elle la lente agonie de Tom. Depuis que le service avait mis en place l'utilisation de la radiothérapie vectorisée, le pourcentage de guérison avait légèrement augmenté. Mais pas assez pour Alisson.

Il s'agissait d'injecter aux patients des médicaments radiopharmaceutiques, c'est-à-dire des anticorps marqués par un radio-isotope. L'anticorps se dirigeait sélectivement vers les cellules tumorales, s'y fixait et grâce à la désintégration de l'atome radioactif qui lui était associé, il bombardait les cellules cancéreuses par un rayonnement toxique.

Jérémy bénéficia lui aussi de la radiothérapie vectorisée, sauf que les cellules tumorales et les métastases de petite taille s'étaient disséminées dans son sang et que les particules radioactives bêta utilisées habituellement étaient trop grosses et risquaient d'endommager chez lui plus de cellules saines que de microcellules tumorales.

Jérémy fut ravi de montrer à Alisson que même à l'hôpital, même dans une chambre protégée, la petite souris était arrivée à se frayer un chemin et à lui glisser un billet de cinq euros sous son oreiller en échange de son incisive. Alisson sourit et vint s'asseoir sur le rebord

du lit. Jérémy n'avait plus de cheveux, son teint était livide, mais ses grands yeux verts continuaient de sourire. Alisson réprima son envie de pleurer. Jérémy ressemblait tellement à Tom. Le même sourire, le même regard, la même façon de poser des questions presque métaphysiques et d'attendre respectueusement que vous y répondiez, le regard clair braqué vers vous comme si vous étiez un dieu doté d'une science infuse.

Elle avait envisagé tous les traitements possibles, associé chimio et radiothérapie internes, jusque ce que, une semaine auparavant, l'injection d'iode 131, active sur des cellules tumorales de quelques centimètres, s'avérât inefficace. Alisson comprit alors que seules des particules alpha, actives sur quelques micromètres, pourraient sauver Jérémy. D'où l'astate-211, d'où son incursion, la veille au soir, au laboratoire de recherche et de fabrication de radiopharmaceutique Arronax de St-Herblain.

— Comment vas-tu, mon chéri ? lui demanda-t-elle d'une voix douce.

— Docteur ? Quand je sortirai, avec le cadeau de la petite souris, je lui achèterai de quoi manger. Ça mange quoi, une souris ?

— Des graines, je suppose... Jérémy ? On va essayer un nouveau traitement. Agathe est partie le préparer.

— Ah bon ? Maman m'a dit qu'on me laissait tranquille maintenant.

— Oui... après ce traitement.

Jérémy la regarda de ses grands yeux verts, confiants et tellement optimistes qu'Alisson sentit une boule venir se coincer dans sa gorge.

— Tiens, voilà Agathe ! dit le petit garçon d'une voix enjouée, en regardant la vieille dame passer par le sas.

Alisson le prit dans ses bras. Le corps frêle et malingre ne devait pas faire plus de quinze kilos. Elle resta un moment à le serrer contre son cœur en tentant d'écarter ses doutes : et si elle avait fait une erreur dans la dosimétrie ?

Lastate-211 et sa désintégration de particules alpha n'était pas encore utilisé in vivo. Seuls quelques tests avaient eu lieu sur des prélèvements d'organe, in vitro. Elle savait qu'elle prenait un risque considérable.

Merde ! pensa-t-elle. La discussion du matin avec John revint à sa mémoire. C'est vrai que l'astate pouvait tuer Jérémy. Mais si elle ne faisait rien, dans un mois maximum, le petit garçon rejoindrait Tom. Elle vit Jérémy se battre désespérément contre un adversaire plus fort et surtout mille fois plus sournois que lui, elle vit le petit corps frêle blotti dans ses bras se métamorphoser en un pantin squelettique. Elle secoua la tête et conclut qu'elle avait raison.

Mais la voix de John continua de la harceler dans sa tête, lui parlant des règles et des protocoles à respecter. *Sauf que le seul radio-isotope qui a une petite chance de sauver Jérémy, c'est l'astate-211...*

Oui, mais il n'a pas encore été testé, fit la voix de John.

Bon sang... Je sais... Mais ça peut sauver Jérémy...

T'as pas le droit...

Pas le droit ? Pas le droit d'empêcher qu'un petit garçon de sept ans meure de cette saloperie ? Bon sang ! Je sais ce que je fais ! Je ne suis pas une débutante !

Alisson reposa Jérémy sur le lit, se leva et laissa l'infirmière pratiquer l'injection. Dans quelques jours seulement, elle effectuerait des tests sanguins pour obtenir les résultats. Quelques jours pendant lesquels le pauvre Jérémy serait encore amoindri, exténué et subirait les affres des effets secondaires, d'abominables douleurs au ventre, une sudation excessive, de la fièvre, des quintes de toux, des maux de tête et tout ce que le petit garçon ne dira pas...

Agathe sortit de la chambre, plus pâle que d'habitude.

— Pauvre gosse, lâcha-t-elle en essuyant une larme du revers de sa manche. Je dis quoi aux parents ?

— Vous me les envoyez. Je leur dirai que j'ai souhaité essayer un dernier traitement.

Pendant le reste de la journée, Alisson monta plusieurs fois au cinquième étage voir Jérémy. Elle le trouva souvent endormi et à chaque fois, elle se fit violence pour ne pas céder à la panique. En tant que médecin, elle avait outrepassé son rôle, ou du moins le rôle que la société lui assignait. Mais en tant qu'être humain, elle était sûre d'avoir agi comme il fallait. Plus aucun doute ne vint la troubler et la voix de John la laissa tranquille.

Lorsqu'elle prit sa voiture, le soir, pour rentrer chez elle, elle se sentit vidée mais heureuse d'avoir tenté quelque chose. Rien n'était encore gagné, loin de là, mais elle eut le sentiment du devoir accompli. Avant de s'asseoir dans la Corvette, elle prit le téléphone qu'elle n'avait pas branché de la journée, sachant pertinemment qu'elle n'échapperait pas à une explication avec John. Il y avait effectivement deux messages et une dizaine d'appels en absence. Alisson sourit. Elle décida qu'elle passerait d'abord à son appartement prendre une douche et qu'ensuite seulement, elle irait rendre visite à John.

Pendant les premiers kilomètres sur la départementale 57, elle eut l'impression que l'intérieur de l'habitacle se remplissait de l'odeur nauséabonde des gaz d'échappement. Elle vérifia plusieurs fois l'arrivée d'air et la configuration de sa circulation. Mais tout était normal. Sur le pont Georges Clémenceau, le trafic s'intensifia et Alisson mit plus de temps que prévu pour faire les kilomètres restants. Les bruits des moteurs devant et derrière sa voiture lui furent insupportables, comme un ronronnement qui enflait et désenflait continuellement. Elle mit tous ces désagréments sur le compte de la fatigue. Enfin, elle dut faire plusieurs fois le tour du pâté de maison avant de trouver une place à moitié sur un passage piéton. Elle pesta. Elle se sentait fatiguée.

Alisson eut du mal à insérer sa clé dans la serrure, pesta à nouveau, excédée, et se dit que John avait dû l'abîmer. Elle se dirigea vers les grandes fenêtres du

salon et tira les épaisses tentures mauves avant de se déshabiller rapidement, laissant tomber à terre tous ses vêtements. Elle s'étonna que le parquet sente autant la cire d'abeille, elle qui ne l'avait pas entretenu depuis un an. *Au moins...*

Une fois nue, elle se dirigea vers la cuisine et, tout en observant d'un regard critique son corps mince dans les parois réfléchissantes des fours, elle ouvrit le frigo en quête d'une tablette de chocolat *bien méritée*, pensa-t-elle. Et là, pour la seconde fois, elle sentit la pression en haut de son nez, entre les deux yeux. Elle eut aussi la vague impression d'être aspirée par le haut, comme une sorte de vertige à l'envers. Quand elle reprit totalement conscience, elle se retrouva cramponnée à l'énorme poignée en Inox de son frigo américain. Elle sut que ce malaise n'était pas une banale chute de tension. Perturbée, la jeune femme alla s'asseoir dans le salon. D'un seul coup, elle se sentit vidée. Une chape de plomb sur les épaules lui fit courber l'échine et l'enfonça dans le siège. *Que m'arrive-t-il ?* se demanda-t-elle. Jamais de sa vie, elle ne s'était sentie aussi fatiguée. Elle tenta de réagir et peina à s'extirper du fauteuil. Ses yeux se mirent à la piquer furieusement et se fermèrent malgré elle. Elle avança à tâtons vers la chambre sans pouvoir les ouvrir.

Bien qu'elle eût décidé de prendre une douche, son lit lui sembla l'endroit le plus approprié. De sa vie, elle n'avait jamais ressenti une telle envie de s'allonger. *Dormir... Dormir...* Elle fit les derniers mètres jusqu'à

son lit en tâtonnant le mur, les yeux clos et les genoux à moitié pliés. Lorsqu'elle sentit le soyeux de la couette sous ses doigts, elle s'affala, son corps tout entier refusant de la supporter plus longtemps.

Elle fut prise de violentes convulsions et perdit conscience, allongée sur le ventre en travers du lit, nue, les bras en croix.

Il était 21 h 12.